

# Petits éditeurs et fiers de l'être!

FLORENT GEORGESCO

**I**l y a peut-être dix mille maisons d'édition en France, selon le Syndicat national de l'édition. L'hebdomadaire professionnel *Livres Hebdo* précise qu'elles sont 4455 à avoir publié au moins un titre en 2017.

Combien l'amateur de livres en connaît-il? En se promenant parmi les 391 stands du salon Livre Paris, qui se tient, du 15 au 18 mars, au Parc des expositions de la porte de Versailles, il aura l'occasion de découvrir les plus importantes, mais qui représentent, quantitativement, une part infime de ce qui se publie en France. Le calcul est simple: hors les murs du salon, près de 4000 éditeurs s'activent, autre monde plus vaste que le monde déjà incommensurable de l'édition classique. Et qui se tient à sa marge.

Soit des milliers de livres rares, qu'on trouve dans quelques librairies, qu'on commande, plus souvent, chez l'éditeur, et dont la presse ne parle que par exception. Des femmes et des hommes y consacrent leur vie sans gagner grand-chose, en perdant beaucoup parfois. Comme si le livre continuait de susciter un désir sans mesure, comme s'il n'y en avait jamais assez, et qu'il fallait tout sacrifier à sa multiplication, à la poussée irrésistible de milliers de textes à la recherche de ce miracle: le lecteur.

«*Je travaille de deux heures du matin à deux heures du matin, environ*», raconte au «*Monde des livres*» Alain Gorius, qui s'occupe avec sa femme, Christine, de la maison Al Manar, fondée en 1996 pour défendre des auteurs de toutes les rives de la Méditerranée, arabes en particulier. Al Manar publie entre 25 et 30 livres par an, et le couple y fait tout: choix des textes, édition, mise en page, prospection auprès des libraires, distribution... «*Nous essayons de moins publier*, ajoute Alain Gorius, *mais c'est très difficile. Que voulez-vous, il y a trop de gens intéressants et de livres merveilleux!*»

Depuis quatre ans, cet enseignant à la retraite est le président de l'association L'Autre Livre, qu'ont créée, en 2002, Francis Combes et Gérard Cherbonnier. Chaque année, l'association, qui compte 280 adhérents, organise, en novembre, à l'Esplanade des Blancs-Manteaux, dans le 4<sup>e</sup> arrondissement de Paris, un salon - L'Autre Livre, justement - qui est devenu le lieu de ralliement des indépendants, des autonomes, des petits (il n'y a pas de nom sûr pour les désigner), lesquels s'arachent les stands mis à leur disposition pour une somme modique.

A tel point qu'un deuxième rendez-vous parisien a été établi en 2018. Lui se tient en mars, au Palais de la femme, institution d'accueil tenue par l'Armée du

salut, rue de Charonne, dans le 11<sup>e</sup>. La proximité de date avec Livre Paris lui a valu de s'appeler «*L'Autre Salon*». La nouvelle édition s'est tenue du 8 au 10 mars. Elle a réuni 115 exposants (contre 150, en moyenne, aux Blancs-Manteaux, salle plus grande) et, dira le président de L'Autre Livre le soir de la clôture, «*quelques milliers de visiteurs*». Difficile d'être plus précis, l'entrée étant libre. On ne peut que témoigner de la présence constante, durant les trois jours, d'une foule dense, et de la joie, à la fin, de beaucoup des éditeurs rencontrés.

Parmi eux, des maisons anciennes et d'autres qui viennent de naître, des gens qui ont un métier supplémentaire, ou plusieurs, des retraités, et d'autres qui ont besoin de cette activité pour gagner leur vie. Autre différence, fondamentale: entre les éditeurs diffusés (leurs livres sont promus auprès des libraires par les équipes commerciales d'une grande structure) et ceux qui se diffusent eux-mêmes - à peu près 60 % des adhérents de L'Autre Livre.

Pourtant, au fil des discussions avec les exposants de L'Autre Salon, et certains habitués du rendez-vous des Blancs-Manteaux, il devient vite évident qu'ils appartiennent à une même famille d'esprit. Pas nécessairement celle, très politique, dont se réclament les fondateurs de l'association, liés au Parti communiste (dont Francis Combes fut un élu). Mais une même passion pour l'autonomie, une même liberté jalouse, radicale, les unit manifestement.

C'est le cas de Julia Curiel et Stéfani de Loppinot, cofondatrices des Editions des Grands Champs, qui publient de la littérature liée aux sciences et à la nature - huit titres parus à ce jour, en comptant le dernier, tout juste sorti, *Le Logis*, de Julien Nouveau (88 p., 16 €). Stéfani de Loppinot raconte: «*A l'époque où Julia travaillait dans une maison d'édition, je l'ai vue, un soir, complètement déprimée. Après quelques verres, on a décidé de créer une maison pour publier des auteurs morts. Elle parce qu'elle n'en pouvait plus de gérer les sautes d'humeur des vivants, moi parce que j'aime les choses du passé.*» Sa consœur ajoute: «*Depuis, nous avons publié quelques auteurs contemporains... Mais, ce soir-là, nous avons compris que nous avions envie de faire nos propres choix, et uniquement eux.*»

Pour vivre, chacune a continué ses activités, Stéfani de Loppinot comme graphiste free-lance, Julia Curiel en rejoignant bientôt une autre maison indépendante, de taille plus importante, les Editions du Sandre, appuyées sur l'activité de libraire d'ancien de son fondateur, Guillaume Zorgbibe. «*Il n'a jamais été prévu de faire bouillir la marmite avec*

*les Grands Champs, s'amuse Julia Curiel, sans quoi on serait mortes de faim. C'est ce qui nous permet d'être totalement libres. On se fait plaisir, on rit, c'est stimulant. C'est chouette de faire des choses pour rien, parfois.*»

Claire Paulhan, créatrice de la maison qui porte son nom, spécialisée dans

l'histoire littéraire, partage cet avis: «*J'ai longtemps travaillé à l'IMEC [Institut Mémoires de l'édition contemporaine], et maintenant je suis à la retraite. Je n'ai jamais vécu sur la maison d'édition. L'idée de ne rien gagner avec ce que j'aime faire me plaît assez. Ça doit être mon côté protestant.*» Depuis le premier livre publié en 1997, le *Journal*, de Catherine Pozzi (1882-1934), l'éditrice a publié 57 titres, édités, promus et distribués seule, hormis l'aide ponctuelle de correcteurs ou de maquettistes - parmi ses auteurs, son grand-père, Jean Paulhan, mais aussi Valéry Larbaud, Jacques Copeau, Michel Leiris, François Mauriac, Mireille Havet...

Comment un catalogue aussi prestigieux a-t-il pu ne pas exciter la convoitise de maisons plus importantes? «*Détrompez-vous*, répond Claire Paulhan, *ces textes n'intéressent pas grand monde dans le métier. Ce que j'aurais beaucoup aimé, c'est que Gallimard en reprenne certains en poche. Ce n'est jamais arrivé. Ce sont les éditions Pocket qui commencent à le faire, avec les Agendas (1926-1971), de Jean Follain [2018]. Mais vous savez, si j'ai décidé de créer ma maison sous cette forme, c'est que je tenais beaucoup à être seule. Et j'entends le rester.*»

Que disent d'autre Sophie Saulnier, qui a fondé il y a deux ans Le Lampadaire (trois livres publiés à ce jour), Virginie Symaniec, à la tête du Ver à soie, fondé en 2013 (23 titres), ou Florian Balduc, des éditions Otrante, lancées en 2015 (15 titres)? Rien n'est plus divers que ces trois maisons. Aucun rapport, sauf cet engagement opiniâtre et solitaire. La première enseigne les lettres en classe préparatoire. Mais, dit-elle, «*je m'ennuyais un peu. Il me fallait autre chose en plus, qui m'amuse davantage*». Elle a vendu 300 exemplaires d'un gros livre savant, le collectif *Lectures de prison* (2017), avec des textes de Philippe Claudel, Jean-Louis Fabiani, Philippe Artières... C'est un score encourageant pour un ouvrage de ce type, qui la pousse à continuer.

Virginie Symaniec publie quant à elle, au Ver à soie, de la poésie, des livres jeunesse, des romans et récits d'auteurs albanais, biélorusses ou slovaques, telle Svetlana Zuchova, dont elle fait paraître deux livres ces jours-ci, *Voleurs et témoins* et *Scènes de la vie de M.*, Prix de littérature de l'Union européenne en 2015 (respectivement 206 p., 18 €, et 140 p., 15 €). La différence avec beaucoup de ses

camarades est qu'elle n'a pas d'autre activité. « Je suis obligée d'en vivre, alors je fais des choix radicaux », résume-t-elle. Elle sillonne la France toute l'année : salons du livre, mais aussi marchés de toutes sortes – de Noël, artisanaux, aux fleurs... Etre diffusée par un groupe ? Pas question. C'est toujours la même antienne :

« L'idée de ne rien gagner avec ce que j'aime faire me plaît assez. Ça doit être mon côté protestant »

**Claire Paulhan,**  
éditrice

elle tient trop à son indépendance. Et puis, « les marchés, ça permet d'avoir des retours directs des gens. Vous savez ce qui plaît. Vous pouvez évoluer, corriger, progresser. Pour moi, c'est irremplaçable ».

Chaque indépendant explore en somme un aspect de l'édition, vu de très près. Pour Florian Balduc, des éditions Otrante, par ailleurs libraire d'ancien, la recherche de textes introuvables est cruciale. Il a ainsi publié le recueil mythique de nouvelles fantastiques du XIX<sup>e</sup> siècle *Fantasmagoriana*, ou *Memento mori*, une anthologie de textes, toujours du XIX<sup>e</sup> siècle, autour des danses macabres. Il vient de faire paraître une étude dont il est l'auteur, *De Faust au Golem* (334 p., 29 €), réflexion sur les mythes et le contemporain, qui donne la clé de ce catalogue en apparence consacré aux littératures de l'imaginaire. « Je n'aurais pas fait

ces livres si le monde dans lequel on vit ne ressemblait pas à ça, dit-il derrière son stand. *Le monde est terminé. C'est un golem, une machine créée à notre image, et devenue incontrôlable.* »

Qu'est-ce qui pousse tant d'éditeurs à se lancer, à continuer, à affronter sans lâche la précarité ? Guillaume Zorgbibe, le fondateur, en 2002, des Editions du Sandre, qu'il anime aujourd'hui, comme on l'a dit, avec Julia Curiel – environ 150 titres, « sous l'influence du romantisme, du surréalisme, du goût de la fantaisie et de l'étrange » –, donne sans doute une réponse que beaucoup, dans les allées de L'Autre Salon, pourraient faire leur : « Nous n'avons pas le sentiment de travailler contre les groupes éditoriaux, mais plutôt de jouir de ce qui nous sépare d'eux : la légèreté de nos structures nous autorise des prises de risque qui leur sont souvent impossibles. Je crois que les indépendants se rappellent parfois mieux que d'autres que l'édition est par nature un métier de joueurs. »

Le dimanche soir, alors que le salon s'appête à fermer, dans un remue-ménage de livres, de cartons, de chariots qui ont du mal à passer les portes, on tombe sur Serge Safran, cofondateur et ancien directeur littéraire des éditions Zulma – petite maison devenue grande, qui a aujourd'hui son stand à Livre Paris –, quittées en 2011 pour créer une maison à son nom (près de 70 livres parus depuis). Il s'enthousiasme : « C'est une nouvelle jeunesse ! Ce monde, c'est celui de Zulma à ses débuts. Je retrouve des gens que je connais depuis quarante ans. » Un silence

et, plus bas : « J'ai mis du temps avant de venir ici. Mais j'ai fini par assimiler le fait qu'avec dix titres par an, je suis un petit éditeur, même si je suis diffusé par Les Belles Lettres, qui me permettent... » Il voudrait développer, mais la phrase reste en suspens. Un jeune homme lui rapporte un rouleau de Scotch. Il y a du travail, il faut y retourner. ■

**L'Autre Salon s'est tenu à Paris du 8 au 10 mars. Une sorte de Livre Paris alternatif, qui réunissait une centaine parmi les milliers de petites maisons d'édition publiant quelques livres par an. Le bon endroit pour rencontrer des passionnés, très attachés à leur indépendance**